

Le lever de la Lune Rouge

Une nouvelle de Martin Oliver

La lune sanglante était suspendue au-dessus l'obscurité de la forêt. En dessous, le brouillard serpentait entre les troncs. Peut-être était-il rouge aussi - mais Albrecht n'était aucunement état de forme pour le remarquer, la douleur tourmentait son corps et des convulsions le clouaient au sol. Des spasmes maintenaient son visage dans la saleté, et la riche odeur de terreau devenait presque accablante. Sa vue se brouillait, les couleurs aux contours de plus en plus incertains changeait d'une manière alarmante, et il sentait sa chair rouler sur ces os brisés. Le temps des changements était sur lui, et Albrecht savait qu'il était tout près de sa maison. Luttant, se traînant douloureusement mètre après mètre, chaque progrès devenait une victoire de la volonté. Ses doigts - encore reconnaissables, bien que rabougris et griffés remarqua-t-il avec soulagement - fouillèrent dans le sol, tirant sur les racines d'un arbre, luttant dans l'obscurité nocturne au cœur de la profonde forêt.

Albrecht retrouva ses sens dans un état d'agonie qu'il connaissait trop bien. Chaque muscle, chaque tendon, était étiré et faisait mal. Sa tête bourdonnait, ses oreilles sifflaient, et quand il a finalement osé ouvrir les yeux ceux-ci furent transpercés par la violente lumière du soleil de midi. Tout ce qu'il put réussir fut de se redresser et de se maintenir ainsi, appuyer contre le tronc de l'arbre, haletant et transpirant après cet effort minime. Mais ce fut seulement lorsque le battement dans sa tête s'amoindrit un peu et il eut repris son souffle que l'horreur véritable le frappa. Comme un gant brun, rugueux, écailleux et sec du sang avait coagulé sur ses deux mains. Un long gémissement de fatigue lui échappa. Que faire ? Qu'est-ce qu'il pouvait faire ? Attendre. Récupérer un peu. Puis... Puis trouver un ruisseau ou un étang, et se nettoyer. Dans l'intervalle, rien - à part psalmodier une prière désespérée, mi-colère, et mi-plainte.

Aucune faveur ne lui fut accordée. Sous le baldaquin rouge-or du feuillage, le bronzage-brun de sa peau tachée de sang. Mains, poitrine, et visage. Par Sigmar, il n'avait jamais été mauvais auparavant. Jamais. Il frissonna, pensant comme une quelconque bête, étendue à demi-dévorée quelque part dans la forêt, puant le sang frais, et le poids de la viande crue boursoufflant ses boyaux. C'en était trop. Il chancela comme son estomac se souleva. Alors, il n'eut aucune gêne de succomber aux convulsions et vomit violemment.

Les quelques jours suivants passés profondément dans la forêt, à vivre comme sauvage, chasser chaque matin quand la douleur s'estompait, rassemblant assez de fourrures pour justifier son rang, était juste un autre genre de chasse. Retrouvant sa chemise en coton et sa culotte fut plus facile lorsque eut repris des forces, même si plusieurs soirs furent nécessaires pour les réparer et les nettoyer. Il est resté là jusqu'à ce que les douleurs s'estompent et que le sommeil revienne. Il prit le temps d'organiser ses pensées loin de l'agitation du village, le long de ce chemin qu'il parsemait de pièges jusqu'à ce qu'il eût assemblé assez de fourrures pour vivre éloigné quelques semaines.

Mais lorsque le moment fut venu, son retour ne lui apporta aucune joie. Il était heureux d'entendre le rire et le bruit des enfants, de revoir des visages familiers, de sentir les l'odeur du bois et de cuire de la viande, mais il était évident que quelque chose allait de travers. Un frisson étrange le glaça; l'instinct lui avait déconseillé de revenir, et il aura it souhaité prendre quelques jours de plus pour se préparer. Salutations chaudes de compagnons, trappeurs aussi se mélangeaient avec la peine des mauvaises nouvelles. Reiner, un des plus jeunes chasseurs, n'était pas revenu de sa traque. Il avait été retrouvé par une expédition de secours, il y a trois jours - ou au moins, ce qui restait de lui. Sa gorge a été arrachée, son corps encorné et meurtri. Morsures de loup, affirmaient-ils tous - c'était la seule piste.

Des spasmes vrillèrent une fois encore Albrecht au plus profond dans ses entrailles. Sa bouche s'ouvrit mécaniquement, mais aucun son n'en sortit. Blême et silencieux, il quitta ses amis et s'éloigna.

Il était clair ces nouvelles l'avaient secoué. Il ne négocia même pas avec les marchands surpris qui le roulèrent car ses amis ne purent pas l'impliquer dans leur transaction. Le chagrin, ils en avaient tous.

Désolé et désespéré, il est allé faire son étrange devoir. Ça ne lui prendrait pas longtemps.

La terre était rouge. Peut-être lui aussi - à ce moment, il ne s'en souciait pas. Il se contrôla facilement quand des convulsions le secouèrent pour la dernière fois. Quand ils l'ont trouvé, il était lové autour d'un couteau d'argent qu'il avait utilisé pour s'extraire le coeur, son sang dessinant une large auréole autour de lui.

Mais le plus surprenant était la sérénité et le contentement reflétés par le visage d'Albrecht.